UN PHENOMENE.

Rodney Elrea, un jeune homme de dix-sept ans, est un des plus remarquables phénomènes de New London, comté de Ralls, Missouri. Il est né sans bras ni sans jambes, et cependant il a fait de rapides progrès dans l'art de se suffire à soi-même. Il se meut en sautant, ce qui est d'autant plus remarquable que ses jambes se terminent juste au-dessous de la hanche. Il possède une petite charrette et une chèvre avec lesquelles il circule dans la ville. Chaque matin, après s'être habillé, il saute jusqu'à l'écurie et attèle sa chèvre.

Rodney Elrea est un très brillant élève de l'école et est aimé de tous.

TEMPERATURE

Du 15 mars 1901.

Thermomètre de E. A. L. CHAPEL, Opticien.—26 à 143 rue de Chartres, Entre Conti et Bienville.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h du matin	50	10
Midi	62	17
3 P. M.	62	17
6 P. M.	60	16

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 15 mars —Indications pour la Louisiane—Temps—beau samedi, hausse de température dans la partie nord, vents du nord frais sur la côte devenant variables. Beau temps dimanche.

L'ABEILLE DE DEMAIN.

SOMMAIRE.

Mères Douloureuses.

Légende Orientale, Ibrahim à l'âme de feu, pleurant la Vierge marquée de Dieu.

Une célébrité Parisienne—Mme Catherina Mackenzie de Dietz.

Américana, poésie, J. G.

Le tigre et les éléphants. Récit de chasse.

La Mode.

Les Fleurs, poésie, Edmond Rostand.

La Ténébreuse, feuilleton de dimanche.

Mondanités, chiffon.

L'Actualité, etc., etc.

Enveloppes de lettres.

Savez-vous à qui appartient l'idée des enveloppes de lettres? A M. de Vallyer, qui, en 1653, avec l'approbation royale, établit une poste privée, plaçant au coin des rues des boîtes aux lettres et vendant les enveloppes.

Une de ces enveloppes, adressée par Pellisson à Mlle de Scudéry sous son pseudonyme de Sapho, existe encore. L'enveloppe fut introduite en Angleterre en 1830 ou 1840 seulement. La première machine à plier les enveloppes fut inventée par Miss de La Rue en mars 1845.

L'HON. LAMAR QUINTERO.

Nous n'avons jamais été jusqu'ici, ni nous ni bien d'autres comme nous, partisans bien chaleureux de l'annexion de l'archipel des Philippines aux Etats-Unis.

Dès les débuts de la glorieuse aventure de Manille, nous n'avions pas salsi bien réellement le point de contact possible entre deux races aussi opposées que celles des espagnols et des anglo-saxons.

Il y avait là à notre avis, au point de vue des institutions comme au point de vue des croyances religieuses, une antinomie dont la solution nous semblait presqu'impossible.

Notre conviction à cet égard a commencé à s'ébranler, le jour où nous avons vu le Siège de Rome choisir comme délégué du Pape, pour régler les affaires spirituelles des Philippines, un prélat éminent comme Mgr Chapelle, archevêque de la Nouvelle-Orléans—un esprit à la fois brillant et souple, capable d'établir un rapprochement entre les idées et les mœurs anglo saxonnes et celles des pays du midi et du catholicisme. Réussir à fonder l'harmonie et l'entente cordiale entre deux races qui semblent s'exclure l'une l'autre, n'est pas une gloire commune, et l'on peut dire hautement et M. McKinley, de son côté, et Mgr Chapelle, du sien, peuvent revendiquer ce problème intellectuel et moral le plus ardu que nous connaissions dans les temps modernes, ils auront tous les deux bien mérité de l'humanité moderne.

C'est justement ce que M. McKinley vient de tenter avec un succès complet, croyons-nous, dans l'ordre judiciaire, comme il l'a déjà fait avec bonheur dans l'ordre religieux.

En fait, le Président vient de choisir un de nos plus intelligents, de nos plus intègres compatriotes comme juge de la Cour Suprême des Philippines; et cela dans des conditions extrêmement avantageuses qui ne permettent pas à M. Quintero de refuser l'offre que lui fait le premier magistrat de notre grande république.

Faut-il le dire? C'est à un de ses enfants, au juge White, un juge de la Cour Suprême appartenant corps et âme au parti démocrate, que la Nouvelle-Orléans est redevable de cet honneur.

Le Président, forcé de former aux Philippines une cour suprême et comprenant la nécessité de choisir des hommes qui ne fussent pas antipathiques à leurs administrés, s'est adressé franchement à notre compatriote, le juge White, qui lui a nettement déclaré que M. Lamar Quintero réunissant toutes les qualités voulues pour faire non seulement un juge capable et intègre, mais aussi et surtout, un juge populaire, selon le cœur de tous les membres de la population philippine.

Tout le monde, parmi nous, connait M. Lamar Quintero, un de nos compatriotes les plus dévoués, les plus intelligents, les plus capables. Né durant les luttes de la Confédération, il n'en a pas les préjugés à outrance; mais c'est un démocrate de cœur et d'âme et il est indéniable de falsifier dans aucune question politique et judiciaire. Parlant à la fois le français, l'espagnol et l'anglais avec une aisance rare, ayant exercé plusieurs fois les fonctions de consul du Nicaragua et du Vénézuéla, il connait à fond toutes les idées, toutes les mœurs des populations d'origine espagnole. Tout jeune encore—à peine 37 ans—il a toute l'activité, tout le mouvement, toute l'initiative que l'on peut attendre d'un homme de cet âge.

C'est hier matin, en rentrant à son bureau—il revenait de Washington où il avait été appelé par M. McKinley et où il avait refusé une place de simple juge de District—qu'il trouva sur sa table de travail la lettre qui le nommait juge associé de la Cour Suprême des Philippines.

Cette nomination fait le plus grand honneur à trois hommes publics que nous sommes heureux de féliciter: l'Honorable juge White, de la Nouvelle-Orléans, qui a eu la première idée, le Président des Etats-Unis qui cherche évidemment à se concilier les esprits aux Philippines, et enfin M. Lamar Quintero qui se trouve l'objet d'un honneur très mérité, bien qu'inattendu. Que M. MacKinley continue comme il a commencé; qu'il nomme ou accepte, sans esprit de parti, des hommes comme l'archevêque Chapelle et le juge Quintero pour régler les affaires temporelles et religieuses de l'archipel des Philippines, et il est sûr de réussir.

Une Belle Succession.

Un sujet grec, nommé Mudjadjogli, mort il y a cinquante ans aux Indes, avait, par testament, exprimé la volonté que toute sa fortune fût placée à la Banque d'Etat britannique et y fût conservée pendant cinquante ans, après quoi, augmentée des intérêts composés, elle devait être donnée à ses héritiers. Aujourd'hui la somme léguée s'élève à 14,800,000 livres sterling. Le délai fixé pour la conservation de ce capital vient d'expirer et plusieurs personnes à Philippopoli élèvent des prétentions à cette succession colossale.

Les journaux athéniens invitent M. Mavrocordato, ministre de Grèce à Constantinople, à écarter les faux prétendants et à faire entrer l'Etat grec dans ses droits. La somme en question pourrait mettre un terme à la crise financière, dans laquelle se débat le royaume hellénique.

"ET LES AVEUGLES VERRONT...."

Sous la signature de Serge Basset, nous lisons dans une feuille parisienne:

Est-ce que la célèbre parole serait sur le point de se réaliser? Voici que déjà—depuis l'invention du microphonographe—les sourds entendent et qu'on nous annonce un cinématographe pour aveugles.

Ne crions pas au prodige; il ne s'agit ni de thaumaturgie, ni de trac, et pour peu que vous ayez de curiosité, vous n'avez qu'à sauter dans une voiture et à vous faire conduire, boulevard Pereire, chez l'auteur de ce miracle.

Je vous prédis que vous serez étonné, en voyant M. Dussaud. J'ai mage ni poseur pour un sou, l'inventeur! Vous trouverez très chic et de manières affables un homme encore jeune encore, à la figure froide et réfléchie, avec le nez pointu des chercheurs, des yeux perçants, une parole claire et des gestes sobres....

Ceux qui le connaissent vous diront qu'à l'âge où les jeunes gens ne songent qu'à regarder joyeusement la vie et à mordre à tous ses plaisirs, M. Dussaud était déjà docteur ès sciences, en instant député et, à force d'inventions — les lecteurs du "Figaro en souviennent encore de ses téléphones à haut parleurs, enregistreurs et de son mégrophone-graphe pour sourds — un des maîtres dans l'art d'appliquer à l'industrie les dernières découvertes de la physique.

Mais il n'est pas besoin de savoir tout cela pour goûter la dernière invention du jeune savant. Il suffit d'entrer un instant, avec lui, dans son laboratoire et d'entendre donner quelques explications sur son cinématographe pour aveugles.

Je vous avoue qu'à première vue, j'ai été un peu désappointé. Quand on nous parle d'inventions, je ne sais pourquoi nous imaginons tout de suite quelque chose de grandiose, avec un formidable appareil de machines, de tubes, de courants et de conducteurs.

Ici, pas du tout. Ce que le docteur Dussaud m'invitait à regarder, c'était, au bout d'une table, un mince disque de zinc, d'une dizaine de centimètres de diamètre, avec quelques reliefs sur son tour. Le tout sur un support. Actionnant enfin le disque, une roue à dents que fait mouvoir une pédale.

—Distinguez-vous ces reliefs? me dit M. Dussaud, en me voyant penché sur ce hiéroglyphes de la rondelle de zinc.

J'avoue que si "je distingue quelque chose, je ne distingue pas très bien".

—J'aime mieux cela, fait le savant. Vous vous trouverez ainsi plus près, tout à l'heure, de la mentalité d'un aveugle. Approchez-vous davantage et, sans regarder la rondelle, promenez vos doigts sur le relief.

C'est bien ce que je fais. Mais elles ne me disent rien, les rugosités que je sens sous la main. Il faut qu'on m'apprenne que cette triple ligne brisée, là, de quatre ou cinq façons différentes, c'est une branche d'arbre avec son feuillage; puis ici, des horizontales aux courbures inégales, c'est la surface de la mer, et cet Y capricieux, un oiseau qui ouvre ses ailes.

— Un aveugle ne s'y tromperait pas, m'explique M. Dussaud. Vous savez qu'il a, par les doigts, la perception du monde extérieur: au simple toucher, il aurait reconnu là, ils auraient *senti* (comme ils disent, les infortunés!) là une branche d'arbre, ici une surface plane, ici enfin, un oiseau pris au vol. Mais quant à *voir* remuer cette branche, s'envoler cet oiseau, ondoier la surface de la mer, voici pour eux l'impossibilité absolue, la douloureuse impuissance.

— De telle sorte qu'il ne peuvent jamais — on si peu! — acquérir la notion du mouvement, du déplacement des choses!....

— C'est cela même. L'univers leur paraît figé dans une immobilité lugubre. Eh bien, cet dit, voulez vous appuyer chacun de vos index — ce vont être vos deux yeux, maintenant — du côté du disque, et, sans regarder, essayez de concentrer votre attention!

Docilement, je dixe la disque entre mes deux doigts, et le docteur Dussaud appuie sur la pédale. Crrr.....crrr.....un glissement assez rapide impressionne mes doigts.... Tiens! qu'est-ce donc? il me semble.... Non, c'est une idée, attendons encore. Crrr.....crrr.....je pousse une exclamation:

—Mais quelque chose bouge sous mes doigts!.... L'oiseau dessiné en relief remue!....

Sans répondre, le docteur actionne la rondelle, et je m'émerveille cette fois, il n'y a plus à en douter. Sous mes doigts, je sens, *gronjèrement mais distinctement* l'oiseau battre les ailes, et, quand je sens revenir de la surprise, c'est la branche qui remue entre mes phalanges, et aussi comme une vague qui déferle.....

—C'est positivement merveilleux, docteur!

Content, M. Dussaud sourit et m'explique:

—Non, c'est très simple. Il fallait y penser, tout simplement. Je suis parti de ce principe que, chez nous, la nature bienfaisante —les croyants diraient la Providence—a voulu que nos sens se suppléent les uns aux autres. L'œil manquant, l'ouïe nécessairement songer au toucher. Si vous songez aussi que le mouvement d'un objet n'est, dans son essence, que la succession infiniment rapide sur notre esprit, des différentes sensations produites par cet objet, dans un temps donné, vous voyez toute la méthode.

—Elle est réellement d'une simplicité parfaite, la méthode, et je vous en fais tous mes compliments! Mais le résultat sur les aveugles?

Le docteur a l'air de plus en plus content.

—Tout à fait hors de pair. Je n'ai malheureusement pas de sujet sous la main, mais vous allez juger tout de même.

Et voici devant moi une série de photographies. Les précieux documents, et comme je comprends que M. Dussaud y veille avec un soin jaloux! Dans la première, c'est roide et immobile, avec cet air impassible ou gêné qu'ils ont tous un petit aveugle. A ses côtés, le docteur avec son appareil.

Puis, le disque se met en mouvement, et au cours de la série d'instantanés qui suivent, c'est, dans sept ou huit positions, le petit aveugle dont la figure mélancolique s'efface, en même temps que sa tête se penche vers la sensation inconnue qui lui arrive. Et à mesure que la roue tourne entre ses doigts, ouvrant son esprit à la lumière des choses nouvelles, le visage de l'enfant s'éclaire, frémit, s'épanouit d'aise. Le petit aveugle tressaille, agite ses bras vers la chose qu'il devine. Sa poitrine se gonfle d'allégresse et, dans toute la joie de son être, il rit, il rit, à perdre haleine, dans une attitude, à la fois de suprême bonheur et d'adoration éperdue....

Quand, très ému, j'eus fini de regarder, cet éveil d'une âme, je serrai la main du docteur:

—C'est vraiment admirable...

Mais lui, sans m'entendre:

—Vous n'avez vu que le principe. Il faudra, quelque jour, que vous voyiez des appareils plus compliqués. Ce jour-là j'aurai quelques aveugles. Vous verrez comme ils comprennent, et comme ils *voient* véritablement.

— On mettra un jour votre nom au rang des Valentin Haüy, des Barbier, des Louis Braille....

Très grave, le savant me dit:

— Je dois à mon maître Mauvoir et à ma femme l'idée première de mes recherches. Tous deux, d'un point de vue différent, ont orienté mes observations vers les jeunes aveugles. A eux ci, si j'ai donné quelques joies, je dois beaucoup. Ils ont été dans mon esprit des clartés nouvelles et m'ont fait comprendre la majesté du monde où nous vivons. Aussi vais-je continuer avec plus d'ardeur dans cette voie. Vivre, voyez-vous, ce ne peut être que marcher vers la lumière: la lumière pour soi, la lumière pour les autres!...

Petits aveugles des Quinze-Vingts, vous pouvez avoir confiance. On travaille pour vous. J'ai quelque idée que le docteur Dussaud ne sera pas content avant de vous avoir fait *voir* la revue du 14 Juillet!

QUO VADIS.

Les nombreux lecteurs de *Quo vadis*, les futurs spectateurs du magnifique drame que prépare le théâtre de la Porte-Saint-Martin, connaissent ils *Acté*, un des plus intéressants ouvrages d'Alexandre Dumas père!

Ce volume parle d'une des maîtresses de Néron que M. Sienkiewicz cite dans son beau roman; or, les deux œuvres traitant à peu près le même sujet, avec une affabulation pourtant différente, possédant de nombreux points de contact.

Les personnages d'*Acté* sont forcément Poppée, Agrippine, Néron, etc. Mais on y trouve également le tableau de l'orgie, celui du cirque avec le combat du rétiaire et du mirmillon, la lutte victorieuse d'un chrétien contre un taureau destiné à attaquer Acté, les supplices des martyrs, et enfin, pour conclusion, le soulèvement de Galba et la mort de Néron, ainsi que l'acte historique d'Epaphrodite lui enfonçant le poignard jusqu'à la garde dans la gorge.

Ce qui prouve que rien n'est inédit, et que les belles idées ont souvent été précédées d'idées semblables.

Alexandre Dumas père fut le précurseur de Sienkiewicz, et l'histoire se recommence avec le roman.

Les moustaches de l'Empereur.

La visite de l'Empereur d'Allemagne a déjà eu en Angleterre un remarquable résultat: la jeunesse dorée de Londres commence à porter la moustache, les pointes menaçant le ciel, comme Guillaume II. Truefites, le coiffeur à la mode de Westend, a déjà de nombreux clients qui tous les jours se font friser la moustache comme l'Empereur allemand, et Faulkner, le coiffeur le plus populaire de la Cité, est occupé depuis quinze jours à retrousser les moustaches qui jusqu'à présent pendaient la pointe en bas à la mode anglaise.

Les coiffeurs assurent qu'au printemps tout le monde en Angleterre portera la moustache à la Guillaume II.

VIN MARIANI

Le Tonique Mariani Renommé

Tous ceux qui ont essayé le Vin Mariani conviennent de sa grande supériorité sur tout autre. Ils peuvent facilement vérifié par une épreuve personnelle mais mettent en garde contre les substitutions dangereuses et les soi-disant imitations.

Chez tous les Pharmaciens.

Refusez les Substitutions.

THEATRES.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Harry Morris fait toujours de belles salles avec ses "Twentieth Century Maids". Les scènes qu'on reproduit à son théâtre sont toutes gaies, amusantes, parfois même étonnantes. Il nous exhibe des acrobates, des jongleurs, des équilibristes, des danseurs et des danseuses. Il y en a pour tous les goûts et pour tous les âges. Aussi l'Académie ne désemplit-elle pas depuis deux semaines. Il en sera de même à partir de demain.

GRAND OPERA HOUSE.

"Hazel Kirke" disparaîtra ce soir de l'affiche; c'est dommage, car la pièce est véritablement empoignante et a fait beaucoup d'argent au Grand Opéra House. Mais il faut de la variété dans le répertoire. Donc, nous aurons demain, en matinée, la pièce "The Cherry Pickers", drame militaire et oriental. Ce sont les scènes de la vie de garnison des Anglais dans leurs dominations asiatiques. Un pareil sujet promet. Il attirera la foule. Et puis n'est-il pas interprété par l'excellente troupe Baldwin-Melville?

CRESCENT.

Nous ne nous sommes pas beaucoup préoccupé cette semaine du Crescent. Nous savions qu'il était en belle passe. N'avait-il pas à son service "The Devil's Auction", un des plus grands succès du répertoire moderne?

Ce soir, dernière de ce drame satanique et demain première de "Arizona", un sujet essentiellement américain dont la scène se passe dans une région fertile en événements à sensation. Ajoutons que la pièce est à grand spectacle et attirera indéfiniment la foule des curieux. On nous affirme que nous aurons ici la même mise en scène qu'à New York.

TULANE

Nous arrivons, ce soir, à la dernière représentation de "Sign of the Cross" qui a tenu triomphalement l'affiche toute la semaine. La foule n'a pas cessé un seul instant de se porter au Tulane qui est redevable à cette pièce d'une série de magnifiques recettes.

Il en sera de même à partir de demain pour le Burgomestre (le Bourgmestre) qui est un véritable opéra-comique, avec une partition d'au moins 24 numéros distincts les uns des autres et tous sortis de la plume d'un compositeur de grande valeur. Les journaux d'art du Nord font grand éloge de cette partition.

MOT POUR RIRE.

Pitanchard rentre chez lui très éméché. Sa femme éclate en reproches.

—C'est Pami Moutlebec, explique-t-il, qui m'avait invité à dire deux mots à certain petit vin.....

—Deux mots? Je te connais: tu as fait un discours!

L'eau d'Abita est la meilleure! Pourquoi? Abita veut dire santé.

Feuilleton

—: DE :—

L'Abeille de la N. O.

No 50 Commencé le 17 Janv. 1901.

LA Faute de Jeannine

GRAND ROMAN INEDIT

Par PAUL ROUGET.

TROISIÈME PARTIE

SOUFFRANCE DE VIVRE.

IV

A L'HOPITAL

Suite.

Et tous avaient formulé le même avis:

—C'est l'amnésie, due à la paralysie d'un lobe du cerveau. S'il réchappe à la fièvre, on tentera l'extraction de la balle. Et peut-être que les facultés intellectuelles reviendront.

Ils avaient tous dit: "peut-être."

Un matin, la fièvre fut en décroissance. Le major qui le constata s'écria:

—Il est sauvé!

Il ajouta:

—C'est que, réellement, il faut croire aux miracles.

En effet, de jour en jour, l'état du blessé s'améliora.

Quand on parlait près de lui, il regardait avec ses grands beaux yeux, vides et tristes à présent....

Les mots qui venaient à ses lèvres étaient sans suite, sans signification....

On avait décidé l'extraction de la balle.

Pour cette opération on jugea nécessaire de transporter le blessé à l'hôpital, tout nouvellement installé.

Des lits brancards, des médicaments, des outils de chirurgie y étaient parvenus par un récent convoi.

Il y avait là deux sœurs et une jeune infirmière venues de France.

Ces sœurs avaient, sous la cornette blanche, de doux et frais visages qui respiraient la bonté, le dévouement, la charité.

La jeune femme, elle, était très brune, avec des yeux noirs magnifiques.

Sous le bonnet blanc, sa figure avait un charme étrange et mélancolique.

On l'appelait simplement de son nom: Mademoiselle Annie.

Les deux sœurs de charité qui l'avaient amenée de la mère-patrie semblaient éprouver pour elle une grand affection.

Jeune et belle, tout de suite, avec sa pâleur, sa douceur triste, sa sollicitude bienveillante, elle inspira aux malades du respect et de la sympathie.

Ces uns de ces hommes dont quelques-uns, certes, n'étaient pas des modèles de délicatesse, n'eût songé à dire un mot grossier devant elle.

Il semblait qu'avec ces femmes de Dieu un peu de soleil était entré à l'hôpital.

Les malades ne se plaignaient plus autant, montraient davantage de patience et de courage.

Ils eussent éprouver de la honte à paraître faibles devant ces nobles et saintes créatures.

Et il en était qui mouraient sans une plainte, la main dans la main du Vœu d'elles.

Quand Pierre de Courtial fut apporté sur un lit-brancard, c'était le soir....

Par les fenêtres, le soleil couchant envoyait une lumière rouge qui traînait des reflets de sang sur la blancheur des lits.

Les deux sœurs de charité étaient seules. L'infirmière veillait dans une salle voisine où l'on avait dû transporter déjà quelques fiévreux.

On installa le blessé dans un coin près d'une fenêtre.

Il regardait curieusement autour de lui. Sur son visage il n'y avait plus trace de souffrance. Celui-ci marquait plutôt de l'étonnement.

Les sœurs demandèrent quelques explications.

Le médecin qui accompagnait les brancardiers se fit un plaisir de les leur donner.

Ce blessé était un lieutenant qui avait échappé providentiellement à la mort, grâce au dévouement d'un brave légionnaire qui, au risque de sa vie, l'avait emporté sous les balles ennemies.

Dès son arrivée à l'ambulance, une forte fièvre cérébrale s'était déclarée. Comment il y avait résisté? Cela était magique.

Maintenant il s'agissait de lui rendre la raison, en extrayant la balle restée dans la tête.

Cette opération devait être faite le lendemain même....

Emues par ces détails, les sœurs promirent de particulièrement veiller sur le jeune homme.....

Un instant après, lorsque l'infirmière revint dans la grande salle, l'une des deux sœurs lui fit part du récit du médecin.

— Justement, mademoiselle, dit elle; ce nouveau venu fait partie de votre surveillance; on l'a mis dans le coin de droite, au fond.....

— C'est un lieutenant, dites-vous?.....

—Oui, un grand, blond, l'air très distingué. Venez voir.

Toutes deux glissèrent légèrement, sans bruit, l'une derrière l'autre, entre les rangées de lits.

Tout à coup la religieuse s'arrêta.

Elle s'écarta un peu pour permettre à sa compagne d'apercevoir un lit dressé en face d'elles. Elles déclara:

—Venez, voici ce blessé.

La jeune fille fit un pas.

Mais à peine eut-elle aperçu le lieutenant, la tête enveloppée de linges blanc, reposant sur l'oreiller, qu'elle devint affreusement livide.....

Ses yeux se dilatèrent, sa main s'éleva machinalement à son front, comme si un coup venait de lui être donné.....

Elle resta de quelques pas, s'appuya contre le bord d'un lit voisin.....

—Qu'avez-vous donc, mademoiselle? demanda la sœur.

La jeune fille fit un effort, se redressa.

—Ce ne sera rien, ma sœur, s'est comme un éblouissement qui m'a pris!

Mais sa voix tremblait.... De grosses gouttes de sueur inondaient son front.... Elle sentait ses jambes se dérober sous elle.

—Il faut prendre garde, reprenait la religieuse, vous surmenez....Si vous tombiez malade, mon enfant.....

Les yeux de l'infirmière restaient fixés sur ceux du blessé..

Celui-ci regardait fixement la sœur et sa compagne.

Dans ses prunelles vides une lueur fugitive avait passé.....

Mais tout de suite cette lueur s'était éteinte,

Qu'est-ce que cela signifiait?

Pourquoi cette étrangère avait-elle pâli brusquement, et pourquoi avait-elle manifesté une aussi vive émotion devant M. de Courtial?

Le connaissait elle donc?

Quel mystère pouvait les lier?

Du bien véritablement avait-elle été tout à coup en proie à un éblouissement?....Cela était plausible après tout.

Elle était fluette.... Sa face amaigrie, aux yeux creuxes, ne décelait pas une forte santé.

Au milieu de tant de misères, parmi tous ces malades, dans cette atmosphère imprégnée de cette odeur fade particulière aux salles d'hôpitaux, il n'était pas étrange qu'une faiblesse l'eût saisie.

Elle avait marqué la volonté d'être infirmière. La fermeté et l'expérience lui manquaient peut-être encore.

Cependant peu à peu elle s'était remise.

Elle se tourna vers la religieuse.

—Voyez, ma sœur, c'est fini, rassurez vous donc, dit-elle.

Et toutes deux s'éloignèrent, se rendirent à l'autres chevets.

Cependant, à chaque instant, mademoiselle Annie dirigeait sur le fond de la salle, là-bas, vers le lit où reposait le lieutenant de Courtial, son regard.

La nuit était tombée.

On commença à préparer les veilleuses.

L'une d'elles, précisément, était placée non loin de la tête du lit de Pofficier.

Une religieuse l'indiqua à la jeune fille.

—Allez, mon enfant dit-elle.

Celle-ci se traîna plutôt qu'elle ne marcha vers la crédence qui supportait la veilleuse.

Ses mains tremblantes allumèrent la mèche.

Mais le blessé ne prêta aucune attention à la jeune infirmière.

Il paraissait plongé dans un rêve insondable.

Enfin il finit par s'endormir.

Toute la nuit, la mystérieuse jeune fille demeura près de lui, à le veiller.

Elle le contemplait doucement, longuement, avec des yeux mouillés.... Sa poitrine par instants se soulevait avec peine.

—Mon Dieu....mon Dieu.... implorait-elle à voix très basse... sauvez le....

.....

Le lendemain, vers dix heures du matin, après une visite géné-